

ABONNEMENT.
Pour l'année... 12s-6d.
six mois... 6s-3d.
(payable d'avance.)
non compris les frais de
Poste.

Pour ceux qui ne se con-
formèrent pas à cette con-
dition l'abonnement sera
de 15s. payable par se-
mestre. Ceux qui veulent
discontinuer sont obligés
d'en donner avis un mois
avant la fin du semestre,
et de payer ce qu'ils doi-
vent.

A Montreal, on s'abonne
chez E. R. Fabre, ecr,
3, rue St. Vincent.

L'AMI DE LA RELIGION

ET

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, LITTÉRAIRE, POLITIQUE ET DE L'INSTRUCTION POPULAIRE.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR Stanislas Drapeau, IMPRIMEUR-PROPRIÉTAIRE.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-des-
sous..... 2s-6d.
Dix lignes et au-des-
sous..... 3s-4d.
Chaque insertion subsé-
quente, le quart du prix.
Au-dessus de dix lignes
4d. la ligne.
Les annonces non
accompagnées d'ordre se-
ront publiées jusqu'à avis
contraire.
Les lettres, correspon-
dances, etc., doivent être
adressées, franc de port,
à STANISLAS DRAPEAU,
Rue Ste. Famille, côté
De Léry, No. 14.

BUREAU DU JOURNAL }
Côte De Léry, No. 14. }

Québec, Lundi, 23 Octobre, 1848.

BUREAU DU JOURNAL }
Côte De Léry, No. 14. }

Ephémérides.

[POUR LE 23 OCTOBRE.]

1812. La conspiration Mallet éclata à Paris, le jour même où Napoléon sortait, avec la vieille garde, de Moscou en cendres.—M. Frochot, préfet de la Seine, accusé de faiblesse à cette occasion, encourut la disgrâce de l'Empereur.

C'est ce même M. Frochot à qui l'on va élever une statue à l'Hotel-de-ville à côté de celles de Michel Lallier. La Vacquerie, Guillaume Judé, l'abbé de l'Épée, Vincent de Paul, Mathieu Molé, Rollin, Jean Aubry, Harlouin-Mansard, Robert Estienne et le Voyer d'Argenson.

JOURNAL LITTÉRAIRE.

LE DOCTEUR BOUSSEAU.

(Suite.)

II.

LES VINGT-SEPT PREMIERS VENDÉENS.

La Convention avait déployé, en cette conjoncture, une force imposante; outre les gardes nationales des villes voisines, qui ne laissaient pas de faire un corps considérable, 500 bleus stationnaient sur la place de Saint-Florent; mais là ne s'était pas bornée la prévoyance républicaine. Comme s'il se fût agi de véritables sauvages qu'on séduisit avec des spectacles, et de la verroterie, une foule d'escamoteurs et de banquistes avaient établi leurs tréaux par la ville; des essaims de jolies citoyennes papillonnaient aux alentours, jasant et aiguillant l'artillerie de leurs regards. Ainsi armée de toutes pièces, la Convention croyait avoir bon marché de ses futurs soldats; ils devaient être séduits ou mitrillés, suivant les circonstances; par bonheur, la Convention, si omnipotente qu'elle fût, ne commandait pas aux événements.

D'abord, escamoteurs et déesses de la liberté, perdirent leurs peines; les jeunes du tirage n'arrivèrent point isolément ou

par escouades, comme il était naturel que cela se fit: la prudence de Cathelineau avait passé par là. Vers midi, les troupes stationnées sur la place les virent déboucher au nombre de 1200. Pas un n'y manquait; ils avaient pris rendez-vous au-dessous de la ville, et ne s'étaient mis en marche qu'après l'arrivée du contingent du dernier bourg. Les troupes républicaines étaient commandées par un jeune officier, le major Baulon; l'aspect des Vendéens était si hostile, que les bleus se mirent immédiatement sur la défensive. Au milieu de la place était la troupe régulière, à droite, la garde nationale de Beaupréau, à gauche, celle de Châlonne, commandée par notre connaissance, le citoyen Bousseau, qui poursuivait décidément son rôle actif. Les recrues avançaient toujours; Baulon ordonna de mettre en joue, mais le docteur, dont la fantaisie s'alliait à une grande droiture, s'élança entre les deux troupes, et rappela hautement son devoir à l'officier républicain.

—Halte! cria Baulon.

—Pas de tirage! répondit Jacques Manceau, qui formait la tête de la colonne insurgée.

Les jeunes Vendéens étaient armés de fourches, de socs et de bâtons ferrés; c'est à peine si quelques-uns avaient de vieux mousquets hors d'usage. Du côté des républicains les fusils étaient en parfait état; il y avait, de plus, quatre pièces d'artillerie bourrées de mitraille jusqu'à la gueule.

Baulon ne répéta pas son avertissement, et commanda le feu; troupes et gardes nationales tirèrent en même temps que l'artillerie. Un nuage opaque s'éleva, qui cacha la colonne vendéenne; les républicains tendirent l'oreille. Pas un cri. Un instant, ils crurent que c'en était fait de leurs ennemis. Mais la fumée, se faisant graduellement plus diaphane, finit par se suspendre, comme un léger voile, au-dessus du lieu du combat. Alors les bleus purent voir l'effet de leur décharge.

Chose singulière, et qu'on croirait diffi-

cilement, si tous les mémoires ne s'accordaient à l'attester, de toute cette poudre incendiée, de cette masse de plomb et de fer, vomie par 8000 fusils et 4 pièces d'artillerie, il ne résulta rien. Pas un Vendéen tomba; pas un même ne fut blessé! La colonne s'était arrêtée; les soldats de la Convention la virent avec stupeur, intacte et non entamée, comme si la terrible détonation eût été un inoffensif exercice à poudre. Il y eut dans les deux troupes un moment d'hésitation simultanée. Nous ne devons point oublier que les Vendéens étaient des enfants; encore faut-il faire l'apprentissage de l'héroïsme.

Cependant les républicains, revenus de leur surprise, firent feu de nouveau; cette fois, de larges vides s'ouvrirent dans les rangs des Vendéens, qui disparurent aussitôt.

—Victoire! cria Bousseau; force resto au principe, et une nouvelle honte stigmatise le front de la tyrannie!

Les bleus firent chorus; il eût été plus sage de recharger les armes. Au moment où Bousseau, brandissant la canno à pomme d'ivoire qu'il portait au lieu de glaive, avec son uniforme de garde civique, proposait de poursuivre les rebelles, un bruit confus se fit entendre dans l'une des rues latérales qui débouchent sur la place. Quelques secondes après, les 1200 recrues, ayant à leur tête Jacques Manceau, se précipitèrent sur les républicains. Jacques brandissait à deux mains un soc de charue; il poussa droit aux canons. La mêlée fut courte, mais furieuse; la manœuvre des royalistes leur livrait le flanc des bleus; parmi ceux-ci, les gardes nationaux de Châlonne, commandés par Bousseau, prirent seuls part à l'action. Les troupes régulières et les bourgeois de Beaupréau se retirèrent vers la citadelle. Bousseau demeurait ferme à son poste, et gesticulait pour animer sa troupe. Un moment, il se trouva en face de Jacques, qui leva sur sa tête sa terrible massue.

—Je crois que mon rôle est fini! murmura-